

INSERTEMENTS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 46, rue Maciel.
De 6 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.
Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.
Téléphone «La Cooperativa» N.º 339
Imprimé en los Talleres de El Suro

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

Directeur-Administrateur: A. Ros

PROLÉGOMÈNES D'UNE ALLIANCE

Les dépêches reçues avant-hier de Saint-Petersbourg donnent un intérêt tout particulier à un remarquable article que moniteur le comte d'Anay vient de publier, dans l'Echo de Paris, et dans lequel il établit très nettement et avec pièces à l'appui que, dès le lendemain de nos défaits, M. Thiers songea à une alliance russe. On n'a pour s'en convaincre qu'à lire les lettres particulières qu'il adressa, au cours des années 1871 et 1872, au général Lellé, notre ambassadeur auprès du Tsar. Notre confrère a été autorisé à prendre copie de cette correspondance qui, remontant à plus d'un quart de siècle, est aujourd'hui du domaine de l'histoire. Ces documents, inédits, ont paru de nature à jeter quelque lumière sur la première tentative de réconciliation avec la Russie. Mais l'espace nous étant mesuré, nous nous bornerons à faire la citation suivante, au sujet de la réunion des trois empereurs à Berlin et d'un projet de congrès dans cette même ville.

Quelques mois plus tard, les trois empereurs se réunissent à Berlin. La situation prenait tout à coup un tour inquiétant et M. de Rémusat écrivait ce qui suit dans une lettre particulière au général Lellé: «On se berna sans doute à des protestations en faveur de la paix, dans cette nouvelle entrevue. Cela n'est pas indifférent pour nous. Nous paraîtrions plus isolés. Mais, si tout se borne à des protestations, je m'y résigne. Les déclarations d'aujourd'hui n'empêcheront pas les causes de rupture. Ces souverains ne conspirent pas contre le gouvernement actuel de la France, mais ils pourraient bien causer entre eux de ce qu'il y aurait à faire si ce gouvernement venait à être renversé. L'empereur Guillaume est très préoccupé de l'avenir possible de Gambetta. Mais je ne crois pas que les souverains conviennent d'une action commune et recommencent quelque chose comme une coalition éventuelle. Bismarck aime peu à se lier et tient à agir avec une pleine indépendance. On a parlé de la possibilité d'un concert à trois contre l'Internationale... L'Allemagne y aurait la haute main. On a parlé aussi de convoquer un congrès à Berlin... Ceci serait très grave, mais j'en doute beaucoup. Bismarck a toujours voulu marcher seul. Ce serait faire une proposition désobligeante à l'Autriche que de l'engager à faire consacrer par l'Europe toutes les pertes qu'elle a faites depuis quinze ans... Vous ne devez montrer aucune inquiétude. Enfin, quant aux mesures blessantes ou nuisibles pour nous, nous ne devons pas les craindre... Nous devons montrer la sécurité de gens qui les croient impossibles... Aucune puissance étrangère ne peut avoir aucun intérêt ni dessein d'humilier ou d'amoindrir la France... En suivant les fantaisies de l'Allemagne, les puissances manqueraient à leur devoir envers nous et porteraient de nouvelles atteintes à l'équilibre de l'Europe.»

M. Thiers ajoutait un long «post scriptum» à la lettre de son ministre. Il n'y traitait que du congrès, disant qu'il ne faudrait pas pousser la France à bout, qu'elle voulait la paix, mais qu'elle ne se soumettrait pas à l'humiliation de signer à la face de l'Europe les clauses du traité de Versailles, que la guerre pourrait en sortir et qu'enfin, s'il le fallait, on arrêterait le paiement des millions.

Cela n'est pas digne, si vraiment patriotique, a été tenu au lendemain de défaites sans précédent dans nos annales et alors que nos forces militaires n'avaient pas encore été reconstituées. Il résonne comme un coup de clairon et nous apporte, avec le souvenir des grandeurs du passé, un peu de reconfort au milieu des déficiences de l'heure actuelle. Assez perplexes, M. Thiers inclinait à penser qu'il fallait voir venir et, si nous étions invités au congrès, refuser énergiquement de nous y rendre. Puis, après avoir donné libre cours à ses mauvais humeurs, il finissait par avouer qu'il ne croyait pas au congrès. Comme on le voit, notre diplomatie était fort agitée par la présence des trois empereurs à Berlin. Ses alarmes furent heureusement assez vite dissipées. M. Westmann, gérant du mi-

LE BOUTON SUR LE NEZ

Un temps que j'étais tout petit, si petit, si petit que je me souviens de ce que j'étais alors comme d'un jour. Mon brin d'herbe comblé d'humiliation par la tige colossale d'un rosier qui avait bien un pied de haut, je me sentais furieusement épris, garçonne de sept ans, d'une garçonne qui en avait six, et un fois que je m'étais empli le cœur du courage par la contemplation d'une gravure où l'on voyait Malek-Adel enlever une personne mince et éperdue, je résolus de déclarer ma flamme à celle que j'adorais. Cela ne pouvait plus durer comme cela je ne pouvais plus subir les tortures que m'infligeait une amour ignorée. En somme — fort joli, selon ce qu'affirmait ma mère — je n'étais pas un amant à dédaigner; et si mon amour ne se rendait pas à mes prières, j'étais bien décidé à user — même criminellement — de la vigueur de mon sexe et de mon âge.

Ce fut dans l'allée d'un petit jardin de banlieue que je fis ma déclaration. Il y avait de grands arbres, autour de nous, des frissons d'ombre sur le sable du allée, des fleurs jaunes d'acacias sur le banc où Jacqueline s'était assise, jouant avec sa poupée (sa poupée c'était moi) je me promettais bien qu'elle n'aurait plus de poupée, quand nous serions mariés) et, tombé à genoux, je lui avais tout dit.

Elle me regarda, puis murmura: C'est drôle!

Qu'il est-ce qui était drôle? Il n'y avait rien de drôle dans mon ardeur sincère et dans mon désir de pousser, quoi qu'il arrivât, et même en plein jour, les choses à l'extrême. Elle répéta: «C'est drôle!» et elle ajouta en pouffant de rire: «Je n'avais pas vu... Vous avez un bouton sur le bout du nez!»

Moi un bouton sur le bout du nez? Ce n'était pas possible! Mais je fus très inquiet. Est-ce que, véritablement, j'avais ce qu'elle disait ou elle disait? Mon amour lui si grande, que j'oubliai tout à fait ce qui m'avait incité à suivre Jacqueline, à la rejoindre dans le petit jardin de banlieue. Je m'attendais à l'entendre appeler sa mère, ou sa bonne! Je n'avais pas imaginé qu'elle pourrait me dire que j'avais un bouton sur le nez. Je n'en avais pas! Je ne pouvais pas en avoir! Je me précipitai vers la maison. J'entrai dans la chambre de maman. Je me regardai, anxieusement dans la glace. Non, non, pas de bouton du tout. Aucun bouton. J'étais bien le joli petit garçon que j'avais coutume de voir dans la glace.

D'ailleurs, je rompis avec Jacqueline. Elle s'était mal conduite avec moi. Je l'oublierai. Je l'oublierai.

Mais il m'est demeuré quelque chose, toujours, de cette aventure ancienne, et jamais, adolescent, jeune homme, homme mûr, vieillard, je ne me suis agacé, supplant, devant une que j'aimais, sans craindre, dans la voyant rire, (quelques-uns ont ri, on sourit), quelle ne s'écriât: «Tiens! c'est drôle! Vous avez un bouton sur le bout du nez!»

«Non nombre de chefs sont d'avis qu'une forte réduction de la durée du travail pourrait complètement ruiner certaines industries et provoquer même une véritable catastrophe pour la petite industrie domestique.»

«Il est certain que c'est une erreur de croire que la réduction de la journée du travail, même si on la réduisait à huit heures, aurait pour effet de donner de l'occupation à un plus grand nombre d'ouvriers.»

Nous n'avons jamais dit autre chose: ce qui, par parenthèse, nous a valu quelques injures de la part des propagateurs des Trois-Huit. Mais nous ne sommes pas fâchés de constater que le chef incontesté de la secte reconnaît que la revendication des Trois-Huit

— Mais...
— Si Madame veut lui assigner un rendez-vous, voici un buvard, de l'encre, des plumes, du papier...
— Oh! non... Vous lui direz simplement que sa fille est venue pour la voir.

Les concierges dévisagèrent la visitante comme pour se demander ce qu'ils en devaient penser, ou pour la reconnaître.

Lady Worthland reprit la route de la station avec un sentiment de délivrance. En somme, elle était venue, sans s'en apercevoir, chercher un conseil: elle s'en allait bien aise de n'avoir trouvé personne.

Mais, chemin faisant, la tyrannie de sa préoccupation la ressaisit, avec l'angoisse de sa situation précaire. En même temps elle se disait:

«Trouverai-je, en rentrant, une carte d'invitation pour le bal... Oh! certainement!»

Et, tout en refusant d'admettre qu'elle pût ne pas en trouver, elle ne laissait pas qu'elle se mordre par une certaine inquiétude.

C'est que, plus elle pensait aux contingents divers qui enserraient sa vie, plus elle voulait aller à ce bal.

LA CONDAMNATION DES TROIS-HUIT

Le chef des socialistes allemands, M. Bebel, vient de publier dans la Neue Zeit un article dont certaines conclusions étonneront nos bons politiciens socialistes qui acceptent ou font semblant d'accepter comme des dogmes les idées du célèbre agitateur. Ainsi, M. Bebel se prononce contre la journée de huit heures. «Parmi les porte-parole du socialisme allemand, écrit M. Bebel, il en est bon nombre qui considèrent comme impossible d'introduire dès maintenant dans l'industrie la journée de huit heures, et de qui ne font la propagande en faveur de cette réforme que par obéissance pour les décisions du Congrès. C'est sans enthousiasme et sans conviction qu'ils prêchent la journée de huit heures. Ils ont des doutes très sérieux sur la possibilité de réduire du coup, ou même progressivement, à huit heures, la durée de la journée, là où l'on travaille actuellement onze ou douze heures.»

«Non nombre de chefs sont d'avis qu'une forte réduction de la durée du travail pourrait complètement ruiner certaines industries et provoquer même une véritable catastrophe pour la petite industrie domestique.»

«Il est certain que c'est une erreur de croire que la réduction de la journée du travail, même si on la réduisait à huit heures, aurait pour effet de donner de l'occupation à un plus grand nombre d'ouvriers.»

Nous n'avons jamais dit autre chose: ce qui, par parenthèse, nous a valu quelques injures de la part des propagateurs des Trois-Huit. Mais nous ne sommes pas fâchés de constater que le chef incontesté de la secte reconnaît que la revendication des Trois-Huit

— Mais...
— Si Madame veut lui assigner un rendez-vous, voici un buvard, de l'encre, des plumes, du papier...
— Oh! non... Vous lui direz simplement que sa fille est venue pour la voir.

Les concierges dévisagèrent la visitante comme pour se demander ce qu'ils en devaient penser, ou pour la reconnaître.

Lady Worthland reprit la route de la station avec un sentiment de délivrance. En somme, elle était venue, sans s'en apercevoir, chercher un conseil: elle s'en allait bien aise de n'avoir trouvé personne.

Mais, chemin faisant, la tyrannie de sa préoccupation la ressaisit, avec l'angoisse de sa situation précaire. En même temps elle se disait:

«Trouverai-je, en rentrant, une carte d'invitation pour le bal... Oh! certainement!»

Et, tout en refusant d'admettre qu'elle pût ne pas en trouver, elle ne laissait pas qu'elle se mordre par une certaine inquiétude.

C'est que, plus elle pensait aux contingents divers qui enserraient sa vie, plus elle voulait aller à ce bal.

Qu'il lui eût été irait certainement.

Et, tout à coup son imagination évoquait le mirage du bal, de la liberté du masque, de l'audace du domino. Elle se voyait saisissant le bras de l'empereur, osant avec lui les plus vives libertés de la flirtation, allant au besoin jusqu'à le tenter, jusqu'à s'offrir.

Ah! si elle arrivait une fois à saisir cet homme dans ses bras, comme elle le tiendrait!

Et son cœur battait.

Almaï-elle bien Napoléon III? Isabel Clar-

— Mais...
— Si Madame veut lui assigner un rendez-vous, voici un buvard, de l'encre, des plumes, du papier...
— Oh! non... Vous lui direz simplement que sa fille est venue pour la voir.

Les concierges dévisagèrent la visitante comme pour se demander ce qu'ils en devaient penser, ou pour la reconnaître.

Lady Worthland reprit la route de la station avec un sentiment de délivrance. En somme, elle était venue, sans s'en apercevoir, chercher un conseil: elle s'en allait bien aise de n'avoir trouvé personne.

Mais, chemin faisant, la tyrannie de sa préoccupation la ressaisit, avec l'angoisse de sa situation précaire. En même temps elle se disait:

«Trouverai-je, en rentrant, une carte d'invitation pour le bal... Oh! certainement!»

Et, tout en refusant d'admettre qu'elle pût ne pas en trouver, elle ne laissait pas qu'elle se mordre par une certaine inquiétude.

LE BOUTON SUR LE NEZ

Un temps que j'étais tout petit, si petit, si petit que je me souviens de ce que j'étais alors comme d'un jour. Mon brin d'herbe comblé d'humiliation par la tige colossale d'un rosier qui avait bien un pied de haut, je me sentais furieusement épris, garçonne de sept ans, d'une garçonne qui en avait six, et un fois que je m'étais empli le cœur du courage par la contemplation d'une gravure où l'on voyait Malek-Adel enlever une personne mince et éperdue, je résolus de déclarer ma flamme à celle que j'adorais. Cela ne pouvait plus durer comme cela je ne pouvais plus subir les tortures que m'infligeait une amour ignorée. En somme — fort joli, selon ce qu'affirmait ma mère — je n'étais pas un amant à dédaigner; et si mon amour ne se rendait pas à mes prières, j'étais bien décidé à user — même criminellement — de la vigueur de mon sexe et de mon âge.

Ce fut dans l'allée d'un petit jardin de banlieue que je fis ma déclaration. Il y avait de grands arbres, autour de nous, des frissons d'ombre sur le sable du allée, des fleurs jaunes d'acacias sur le banc où Jacqueline s'était assise, jouant avec sa poupée (sa poupée c'était moi) je me promettais bien qu'elle n'aurait plus de poupée, quand nous serions mariés) et, tombé à genoux, je lui avais tout dit.

Elle me regarda, puis murmura: C'est drôle!

Qu'il est-ce qui était drôle? Il n'y avait rien de drôle dans mon ardeur sincère et dans mon désir de pousser, quoi qu'il arrivât, et même en plein jour, les choses à l'extrême. Elle répéta: «C'est drôle!» et elle ajouta en pouffant de rire: «Je n'avais pas vu... Vous avez un bouton sur le bout du nez!»

Moi un bouton sur le bout du nez? Ce n'était pas possible! Mais je fus très inquiet. Est-ce que, véritablement, j'avais ce qu'elle disait ou elle disait? Mon amour lui si grande, que j'oubliai tout à fait ce qui m'avait incité à suivre Jacqueline, à la rejoindre dans le petit jardin de banlieue. Je m'attendais à l'entendre appeler sa mère, ou sa bonne! Je n'avais pas imaginé qu'elle pourrait me dire que j'avais un bouton sur le nez. Je n'en avais pas! Je ne pouvais pas en avoir! Je me précipitai vers la maison. J'entrai dans la chambre de maman. Je me regardai, anxieusement dans la glace. Non, non, pas de bouton du tout. Aucun bouton. J'étais bien le joli petit garçon que j'avais coutume de voir dans la glace.

D'ailleurs, je rompis avec Jacqueline. Elle s'était mal conduite avec moi. Je l'oublierai. Je l'oublierai.

Mais il m'est demeuré quelque chose, toujours, de cette aventure ancienne, et jamais, adolescent, jeune homme, homme mûr, vieillard, je ne me suis agacé, supplant, devant une que j'aimais, sans craindre, dans la voyant rire, (quelques-uns ont ri, on sourit), quelle ne s'écriât: «Tiens! c'est drôle! Vous avez un bouton sur le bout du nez!»

«Non nombre de chefs sont d'avis qu'une forte réduction de la durée du travail pourrait complètement ruiner certaines industries et provoquer même une véritable catastrophe pour la petite industrie domestique.»

«Il est certain que c'est une erreur de croire que la réduction de la journée du travail, même si on la réduisait à huit heures, aurait pour effet de donner de l'occupation à un plus grand nombre d'ouvriers.»

Nous n'avons jamais dit autre chose: ce qui, par parenthèse, nous a valu quelques injures de la part des propagateurs des Trois-Huit. Mais nous ne sommes pas fâchés de constater que le chef incontesté de la secte reconnaît que la revendication des Trois-Huit

— Mais...
— Si Madame veut lui assigner un rendez-vous, voici un buvard, de l'encre, des plumes, du papier...
— Oh! non... Vous lui direz simplement que sa fille est venue pour la voir.

Les concierges dévisagèrent la visitante comme pour se demander ce qu'ils en devaient penser, ou pour la reconnaître.

Lady Worthland reprit la route de la station avec un sentiment de délivrance. En somme, elle était venue, sans s'en apercevoir, chercher un conseil: elle s'en allait bien aise de n'avoir trouvé personne.

Mais, chemin faisant, la tyrannie de sa préoccupation la ressaisit, avec l'angoisse de sa situation précaire. En même temps elle se disait:

«Trouverai-je, en rentrant, une carte d'invitation pour le bal... Oh! certainement!»

Et, tout en refusant d'admettre qu'elle pût ne pas en trouver, elle ne laissait pas qu'elle se mordre par une certaine inquiétude.

C'est que, plus elle pensait aux contingents divers qui enserraient sa vie, plus elle voulait aller à ce bal.

NOS ÉCHOS

A partir du mois d'août courant et à l'avenir, la perception des abonnements sera effectuée par les soins de notre administration et non par les «Repartiteurs».

Cette disposition a été adoptée dans le but de recevoir plus directement et plus sûrement les observations que pourraient avoir à faire nos souscripteurs au sujet de la distribution du journal. Nous leur serons très-obligés de

— Mais...
— Si Madame veut lui assigner un rendez-vous, voici un buvard, de l'encre, des plumes, du papier...
— Oh! non... Vous lui direz simplement que sa fille est venue pour la voir.

Les concierges dévisagèrent la visitante comme pour se demander ce qu'ils en devaient penser, ou pour la reconnaître.

Lady Worthland reprit la route de la station avec un sentiment de délivrance. En somme, elle était venue, sans s'en apercevoir, chercher un conseil: elle s'en allait bien aise de n'avoir trouvé personne.

Mais, chemin faisant, la tyrannie de sa préoccupation la ressaisit, avec l'angoisse de sa situation précaire. En même temps elle se disait:

«Trouverai-je, en rentrant, une carte d'invitation pour le bal... Oh! certainement!»

Et, tout en refusant d'admettre qu'elle pût ne pas en trouver, elle ne laissait pas qu'elle se mordre par une certaine inquiétude.

C'est que, plus elle pensait aux contingents divers qui enserraient sa vie, plus elle voulait aller à ce bal.

Qu'il lui eût été irait certainement.

Et, tout à coup son imagination évoquait le mirage du bal, de la liberté du masque, de l'audace du domino. Elle se voyait saisissant le bras de l'empereur, osant avec lui les plus vives libertés de la flirtation, allant au besoin jusqu'à le tenter, jusqu'à s'offrir.

Ah! si elle arrivait une fois à saisir cet homme dans ses bras, comme elle le tiendrait!

Et son cœur battait.

Almaï-elle bien Napoléon III? Isabel Clar-

— Mais...
— Si Madame veut lui assigner un rendez-vous, voici un buvard, de l'encre, des plumes, du papier...
— Oh! non... Vous lui direz simplement que sa fille est venue pour la voir.

Les concierges dévisagèrent la visitante comme pour se demander ce qu'ils en devaient penser, ou pour la reconnaître.

Lady Worthland reprit la route de la station avec un sentiment de délivrance. En somme, elle était venue, sans s'en apercevoir, chercher un conseil: elle s'en allait bien aise de n'avoir trouvé personne.

Mais, chemin faisant, la tyrannie de sa préoccupation la ressaisit, avec l'angoisse de sa situation précaire. En même temps elle se disait:

«Trouverai-je, en rentrant, une carte d'invitation pour le bal... Oh! certainement!»

Et, tout en refusant d'admettre qu'elle pût ne pas en trouver, elle ne laissait pas qu'elle se mordre par une certaine inquiétude.

C'est que, plus elle pensait aux contingents divers qui enserraient sa vie, plus elle voulait aller à ce bal.

Qu'il lui eût été irait certainement.

Et, tout à coup son imagination évoquait le mirage du bal, de la liberté du masque, de l'audace du domino. Elle se voyait saisissant le bras de l'empereur, osant avec lui les plus vives libertés de la flirtation, allant au besoin jusqu'à le tenter, jusqu'à s'offrir.

LICEO FRANCO-URUGUAYO

Este acreditado establecimiento, franco-español ha-lloso dirigido por la inteligente educadora señora María Irigoyen de Arce. Todas las materias son diplomadas. Adquisición de las clases generales en francés y español, pueden cursar la instrucción en todas las lenguas, dibujo, pintura, profesorado. Clases universitarias, etc.

Como establecimiento para señoritas, es único en la República.

Uruguay 283 a 201

COLEGIO PARA SEÑORITAS

La Nación a rempli hier trois de ses colonnes avec les notes et dépêches de condoléances adressées à madame veuve Mathilde Lillier de la Roche et à son fils Jean.

Le même journal assure qu'on a trouvé dans la poche du gilet que M. Borda portait chez lui dans la matinée de sa mort une feuille de papier où se trouvaient tracées de sa main les paroles suivantes: «Travaillez au delà du parti, au delà du Parti, et pour le pays.»

La Nation voit là un conseil suprême adressé à ses enfants par le Président, comme sous l'inspiration d'un funèbre pressentiment. On ne saurait convenir, du reste, que la formule répond assez à ce que l'on s'attendait à voir dans les particularités de l'infortuné président.

Par note passée à M. Léopold Gard, comptable général de la Nation, M. Malouin, administrateur par intérim du ministère des finances, informe que le président Cuastat a ordonné que le bureau général des comptes requière, par à tous les bureaux publics chargés de percevoir redevances ou impôts, publiques, la remise d'une balance de caisse au 31 août courant, avec mention spéciale des soldes existants et de leur nature. Cette balance devra être remise au bureau général des comptes dans les cinq premiers jours de septembre.

— Avelino Arredondo a été transféré vendredi de la Préfecture de Police à la prison correctionnelle. La Nation dit qu'il a montré à ce moment le cynisme le plus effronté, et que la Nation lui a trouvé une physionomie vulgaire. Ses portraits pourtant ne le font ni si mal ni si mauvais que ça.

— Les travaux pour la surveillance du Dante, un moment interrompus par les mauvais temps, ont repris avec activité.

Don Antonio Lussich, revenu tout exprès de Maldonado, dirige personnellement les opérations, avec l'aide de ses équipages et le meilleur de son matériel, — c'est dire que le succès est assuré et que l'important chargement du navire et du navire lui-même seront ramenés au port. Avec Lussich le mal impossible n'est pas avec espagnol et nautique qui n'est français, s'il faut en croire le premier des Napoléons.

— Le devoir.

La Gazette Officielle de tous les gouvernements passés, présents et à venir en a eu hier «une bien bonne». Juchée sur le trépied de la morale, ne s'est-elle pas avisée de nous dicter «à tous» notre «devoir»?

Ce devoir est, paraît-il, de «améliorer le ton et la forme de notre propagande aussi bien dans la partie doctrinale que dans celle des nouvelles». Le conseil risseuse de sagesse et la source dont il jaillit est trop pure, trop désintéressée surtout pour que nul, d'entre nous hésite à le suivre.

La Gazette ajoute que, pour sa part, elle est bien résolue à prêcher d'exemple. C'est pour-quoi, si elle s'aperçoit que des quotidiens et la grêle des projectiles, elle s'abstiendra pour sa part d'accepter des polémiques irritantes

— Mais...
— Si Madame veut lui assigner un rendez-vous, voici un buvard, de l'encre, des plumes, du papier...
— Oh! non... Vous lui direz simplement que sa fille est venue pour la voir.

Les concierges dévisagèrent la visitante comme pour se demander ce qu'ils en devaient penser, ou pour la reconnaître.

Lady Worthland reprit la route de la station avec un sentiment de délivrance. En somme, elle était venue, sans s'en apercevoir, chercher un conseil: elle s'en allait bien aise de n'avoir trouvé personne.

Mais, chemin faisant, la tyrannie de sa préoccupation la ressaisit, avec l'angoisse de sa situation précaire. En même temps elle se disait:

«Trouverai-je, en rentrant, une carte d'invitation pour le bal... Oh! certainement!»

Et, tout en refusant d'admettre qu'elle pût ne pas en trouver, elle ne laissait pas qu'elle se mordre par une certaine inquiétude.

C'est que, plus elle pensait aux contingents divers qui enserraient sa vie, plus elle voulait aller à ce bal.

Qu'il lui eût été irait certainement.

Et, tout à coup son imagination évoquait le mirage du bal, de la liberté du masque, de l'audace du domino. Elle se voyait saisissant le bras de l'empereur, osant avec lui les plus vives libertés de la flirtation, allant au besoin jusqu'à le tenter, jusqu'à s'offrir.

Rémunération du "Courrier Franco-Orientale"

Du 29 Août 1897

CLAUDE

Lady Worthland

«Un grand seigneur méchant est une terrible chose» a dit Beaumarchais. Une grande dame sans principes, sans patrie et sans famille, est aussi une terrible chose.

Isabel Clarke n'en était pas à se demander ce qu'elle ferait, au besoin, pour ne pas subir les privations de la gêne. L'argent, d'ailleurs, ne pouvait lui suffire: il lui fallait le rang avec la fortune. Les deux devaient marcher de pair. Mais inconsciemment, devant la peur de la pauvreté, elle prenait le vertige.

La mort de son mari elle l'avait prévue en l'épousant; même cette mort lui apparaissait comme une délivrance à l'horizon et non comme une menace, car elle connaissait mal les lois anglaises.

Et voilà qu'elle était surprise par l'événement prochain, avant d'avoir su se faire admettre par la famille du vieux lord et par l'aristocratie anglaise; alors qu'elle n'avait point d'enfant et que, en France, elle n'était rien encore, rien qu'une étiolée fillette, ayant traversé les salons en soulevant plus de curiosité, en éveillant plus de défiances qu'elle ne conquerrait de suffrages et de sympathies.

Et sur quoi avait-elle posé l'échafaudage de l'avenir rêvé? Sur une intrigue qui peut-être ne s'achèverait pas!

La lettre de sa femme de charge arrivait comme un éclair pour lui montrer un précipice. Elle s'éveillait tout à coup aux réalités de la vie. Il fallait aviser; mais quoi faire? Et comment faire?

Ce matin-là, elle brusqua ses femmes de chambre, refusa de recevoir ses fournisseurs et s'emporta contre sa modiste qui venait de lui envoyer une note de 500 francs pour trois chapeaux. — Que serait-ce donc chez la couturière?

En attendant, le soir, il y avait au ministère d'Etat un bal costumé. On disait que l'empereur irait. Eh bien! c'était une occasion suprême, et, puisqu'elle était l'année par la nécessité, là, elle l'aborderait, l'entraînerait, oserait lui dire, provocante et hardie:

— Je vous aime!

Mais elle n'avait pas d'invitation. Et il lui en fallait une! Oh! absolument, n'importe comment et de quoi elle dut la payer!

À l'abord, aussitôt habillée, elle se fit conduire au ministère et lui mit une carte cornée pour madame, en laissant un plis sous lequel un billet bien tourné disait que lady Worthland désirait une invitation et avait l'honneur de la demander.

Puis, je ne sais pourquoi la visite de sa mère lui revint en mémoire et je ne sais comment elle se dit qu'il était convenable de rendre cette visite. Pour cela, point n'était besoin de son équipage et de ses gens.

Au contraire, le mieux était d'aller à pied et incongnito.

En sortant du ministère d'Etat, elle se fit conduire aux magasins du Louvre, y commanda, pour le soir, un domino de dentelles noires, et, après avoir fait renvoyer sa voiture par le chasseur du magasin, sortit par une porte opposée et gagna le n.º... de la rue Saint-Georges, puis monta tout droit à l'entresol et sonna.

Personne ne répondit. Alors:

— Madame Maroussia? demanda-t-elle au concierge.

— Elle est à la campagne.

1998

(continued)

102 *Agave* *parviflora* (L.)

1. *Chlorophyll a* (Chl *a*)

1990

100

LA REPUBLICANA
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)
Statistiques payées depuis son établissement 202,000,000 de francs
[CAPITAL ET GARANTIES 100,000,000 DE FRANCS]
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
A. de SAAVEDRA
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

BOUGIES (candélabres fondentes) REYNAL
Lacen clar muchas horas, las medicinas y la gloria.
Empresas un vez por día, curan las Gonorreas mas rebeldes.
Evitan las contracciones, las inflamaciones de los estómagos,
que producen las indigestiones, la colitis, el cólico, etc.
Medalla Oro París 1875.—Bronce, Exposición Universal, París 1878.
Venta exclusiva.—REYNAL, 2, Rue de la Tacherie, París.

CARLOS SPANGENBERG & C.
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 381 Y 383
MONTEVIDEO
Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografía.—Carpintería.—Artículos de Ferretería



Almidon MACK
de doble Fuerza
Con esta nueva preparación se blanquea
con sorprendente rapidez, obteniendo un
lustrado y textura extraordinaria.
Se vende en todas las Droguerías y
Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante-Inventor H. Mack, Urm. s.d.
Únicos Depositarios para el Río de la Plata:
STAUDT y C. Montevideo—Buenos Aires—Rosario
Auction—Gruy—Manchester—Berlin.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TRUO PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre
20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouverne-
ment, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.
Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20—CALLE CANELONES—20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

BAÑO	CONCHA	BAÑO	CONCHA
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30	Baño sulfuroso, con ropa.	\$ 0.60
sin ropa.	0.24	sin ropa.	0.50
de almidon, con ropa.	0.30	de ducha escocesa, con	0.45
sin ropa.	0.24	ropa.	0.30
de almidon, sin ropa.	0.24	de ducha fría y tibia,	0.40
de almidon, con ropa.	0.30	con ropa.	0.50
sin ropa.	0.24	de ducha fría y tibia,	0.40
de almidon, sin ropa.	0.24	sin ropa.	0.30
de almidon, con ropa.	0.30	de ducha fría y tibia,	0.40
sin ropa.	0.24	sin ropa.	0.30

Pen Nelson du "Courrier Franco-Orientale"
(97) Du 29 Août 1897

MEMOIRES DE M. GORON
Ancien chef de la police de sûreté

II.—A TRAVERS LE CRIME
CHAPITRE VII
LES DERNIÈRES VICTIMES DE FRANZINI
Il y eut pourtant un autre épilogue, plus
triste, à cette affaire. Comme toujours, hélas!
ce fut le plus faible, le plus humble qui pa-
ya pour les autres. Malgré nos efforts, à M.
Taylor et à moi, G..., le pauvre diable de
garçon d'amphithéâtre, fut révoqué par la
Faculté.
Le malheureux fut le bon émissaire de
tous les chefs de la Sûreté passés, présents
et futurs, qui avaient, ont ou auront la manie

de la collection, et de tous les étudiants en
médecine qui, par tradition, se faisaient ja-
dis faire des blagues à tabac avec des seins
de femmes, ou dressaient sur leur cheminée
des trophées de tibias encastrant des crânes.
G..., peut-être du chagrin que lui causa sa
révocation, mourut quelque temps après.
C'est la fin véritable de la victime posthume
du rastaquouère assassin.

CHAPITRE VIII
LA "CREVETTE" ET L'"AMÉRICAIN"
Au mois de janvier 1886, alors que les res-
taurants de nuit étaient encore à la mode,
une femme se signalait parmi les habitués du
Café Américain par l'étalage de ses bijoux et
même par le luto de ses toilettes.
On l'appelait la "Crevette", un peu par ja-
lousie, car elle avait de gros succès à l'Eden,
où elle était une des habituées du promenoir,
et des succès non moins sérieux dans la gran-
de salle du Café Américain.
Mario Agnétant, ainsi se nommait cette sou-

GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.
Esta casa, especial en surtidos de campaña provee a su numerosa clientela y al público
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al
pedido mas exigente.
61, Calle Uruguay, 61—Montevideo

TESORO DE LA BOCA
ELIXIR DENTIFRICE
Odontalgique
ED. PINAUD
PERFUMISTA-QUÍMICO
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un
nouveau **DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra
DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes in 4° imprimé sur trois
colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs
d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.
La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront expo-
sées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

SOUSCRIPTION A FORFAIT:
40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes
brochés.
50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.
Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu
en souscrivant.
N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.
Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:
Administration du "Courrier Franco-Orientale", 46 Maedel.
MONTEVIDEO

J. DURANDEAU
ARTÍCULOS FRANCESES
MUEBLES, TAPIERIA
Especialidad en muebles de fantasía para
salon, Bronce y objetos de arte
Montevideo. URUGUAY, 22 y 21.

Grand Vignoble du Parc Giot
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES
Una botellada de 200 litros sin casco \$ 21.00 sea el litro ó kilo \$ 0.12
Media " " 100 " " " 12.50 " " " 0.12 5 mll.
Casta " " 10 " " " 6.50 " " " 0.13
Dama de " " 15 " " " 2.10 " " " 0.11
Vino de vino " " " " " 0.21
Grape " " " " " 0.00
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los cascos se pagarán \$ 2.00 por botellada; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola;
\$ 0.60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo
POR ORDENES.—GRANJA GIOT, N.º 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.
AL ESTABLECIMIENTO Y BOLSA
Se puede visitar la Bodega y probar los vinos
Se recibe hacer los pedidos a 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un caso, en una sola
vez, en botelladas de damajuana bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

WILSON, SONS & CO. LTD.
The Pacific Steam Navigation Company
Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Río de la Plata y el Pacífico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACIONES
EL VAPOR PAQUETE INGLÉS
ORAVIA
(NUEVO)
Capitan: G. MASSEY, R. N. R.
Saldrá el 27 de Agosto de 1897
Para Rio Janeiro, San Vicente, Lisbon, Vigo, La Pallice (La Rochelle) y Li-
verpool.
Gran rebaja en la tarifa de pasajes
PASAJES A 7100 EN 3.ª CLASE \$ 20 ORO, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para Vigo, Bilbao, Carril, Gijón, Coruña, Santander,
Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y enfermero, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todos
las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.
WILSON, SONS & CO. LIMITED
AGENTES
MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214
BUENOS AIRES Reconquista 305
Rio Janeiro, Santos, Bahía, Pernambuco y San Vicente C. V.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Souscription a forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés,
50 piastres or, en volumes reliés
Payable par semestre en cinq versements égaux.
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE**
ILLUSTRE en six volumes au prix à forfait de
que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par
semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.
L'ouvrage devra me parvenir franco par (séries de 10 fasc.—volumes brochés—
volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.
(Rayer les mots d'envoi non choisis)
Nom et Qualité (bien lisible)
Adresse
A le SIGNATURE

DISPEPSIAS REBELDES, GASTRO-ENTERITIS CRÓNICAS, GASTRALGIA, NEUROSIS DEL ESTÓMAGO, DILATACION DEL ESTÓMAGO, CÁNCER DEL ESTÓMAGO
STRIDIGESTINE
Granulada DALLOZ
Remedio muy eficaz para estas enfermedades.
Dosis: 2 cucharadas de las de café antes o
después de cada comida.
PARIS: J. DALLOZ, 13, boulevard de la Chapelle.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

La Más Grande Manufactura de Cochinos
Antigua Casa Ad. SAMUEL
CARROCERIA INDUSTRIAL
228, Faubourg Saint-Martin, PARIS
ENSANCHE CONSIDERABLE DE LOS ALMACENES DE VENTA.
300 Cochinos nuevos modernos de modelos los más variados.
Pedir Catálogos a la Fabrica ó a la Direccion del Periódico

ELIXIR, VINO 6 KOLA GRANULADA MONAVON
8 Premios Mayores y 10 Medallas de Oro
8 Premios Menores y 2 Medallas de Plata
Poderoso regenerador, quíntuplo de las fuerzas digestivas.
Depositos en MONTAVON, FARMACIA Y DROGUERIA del SOL de MONTAVON.

ELIXIR, VINO 6 KOLA GRANULADA MONAVON
8 Premios Mayores y 10 Medallas de Oro
8 Premios Menores y 2 Medallas de Plata
Poderoso regenerador, quíntuplo de las fuerzas digestivas.
Depositos en MONTAVON, FARMACIA Y DROGUERIA del SOL de MONTAVON.

—Restez tranquillo, lui dit celle-ci, vous
verrez que tout s'arrangera; il ne faut pas se
mélanger de ce qui ne vous regarde pas.
M. X..., l'amant officiel, n'arriva que vers
quatre heures du matin et fut tout étonné de
trouver ouverte la porte de la rue; il pénétra
dans l'appartement à l'aide de sa clef et tra-
versa la cuisine où la femme Burg lui dé-
clara avec embarras que Madame était avec
un Monsieur.
Hélas! furieux par cet aveu, il se dirigea en-
suite hâte vers la chambre à coucher, mais il
eut quelque peine à ouvrir la porte qui avait
été pour ainsi dire barricadée au moyen d'un
lit enlaid.
En entrant il aperçut sa maîtresse étendue
sans mouvement sur le tapis. Il la crut éva-
nuée et s'approcha pour la secourir. Mais en
essayant de la soulever, il vit qu'elle portait
à la gorge une affreuse blessure; la tête pres-
qu'à détachée du tronc retomba en arrière. La
chambre ne présentait aucun désordre: le lit
n'était pas défait; sur une chaise, étaient je-
tés pêle-mêle les vêtements de la victime; un
jupon était à terre non loin du corps.
La fille Agnétant avait été assaillie à l'im-

provisoire, au moment où elle procédait aux
soins de sa toilette. L'autopsie a permis de
constater que le meurtrier, placé derrière elle,
avait dû renverser la tête et avait frappé au
cou à l'aide d'un instrument très coupant.
L'arrière carotide et l'artère jugulaire avaient
été tranchées et l'hémorragie avait causé la
mort si rapidement que la victime n'avait pu
proférer un seul cri.
Le corps ne portait aucune trace de violence.
C'était la preuve qu'il n'y avait pas eu
lutte avant le coup mortel.
Puis, le meurtrier, sans se livrer à d'inutiles
recherches, avait été droit au but, en homme
bien renseigné.
L'armoire à glace seule avait été ouverte.
On y retrouva sur une tablette et vide l'écri-
du collier que possédait Mario Agnétant;
dans le tiroir enlaid, un sac également
vide coupé par une lame tranchante et ar-
raché sur les côtes.